CRITIQUE, opéra. PARIS, Palais Garnier, le 14 septembre 2023. DONIZETTI : Don Pasquale. Damiano Michieletto / Speranza Scappucci

L'**Opéra de Paris** avait créé l'événement voilà cinq ans en faisant entrer à son répertoire l'un des plus parfaits chefs d'oeuvre de **Gaetano Donizetti**, ***Don Pasquale*** (1843) : après la reprise de 2019, c'est là une nouvelle occasion de découvrir cet ouvrage aussi délicieux que méconnu dans nos contrées.

Composé pour le Théâtre Italien, cet opéra bouffe doit beaucoup de son charme à son orchestration en grande partie portée par les vents, qui dut séduire le public parisien à la création par sa coloration féline et aérienne. La direction de **Speranza Scappucci**, toute de légèreté admirablement étagée au niveau des différents pupitres, est l'un des grands atouts de la soirée : le sens de la respiration et des nuances, particulièrement dans les parties apaisées, est un régal tout du long, apportant aux chanteurs un tapis de velours qui ne les obligent pas à forcer leur instrument. Toujours fluide et équilibré, ce geste s'éveille dans les passages plus enflammés, gardant tout son rythme à la pochade de Donizetti.



Si le livret lorgne du côté de Goldoni en narrant les inévitables duperies autour d'un barbon en mal de sensation libidineuse, il peine à soutenir l'intérêt tout du long, du fait d'un sentiment de déjà-vu. C'est sans doute pourquoi **Damiano Michieletto** choisit de donner davantage de profondeur aux différents personnages, en montrant plusieurs sous-textes tout au long de l'action. Ainsi de Don Pasquale grimé en vieux garçon terne et solitaire, finalement touchant lors de la réminiscence des scènes d'enfance avec sa mère. A ses côtés, le personnage muet du majordome, ici interprété par une malicieuse **Marie-Pascale Grenier**, gagne en importance autour de quelques saynètes savoureuses avec le barbon, même si l'interlude avec trompette solo montre l'envers du décor d'une solitude tragique, en écho à celle de Don Pasquale.

L'opposition entre le monde figé de Don Pasquale et la jeunesse rayonnante de Norina est parfaitement incarné par la

scénographie, qui balaye l'intérieur poussiéreux du barbon pour faire entrer la modernité d'un studio photo avec caméra : c'est là l'occasion de figurer les rêves de grandeur de l'habilleuse Norina, déjà toute étourdie par le tour qu'elle s'apprête à jouer avec Malatesta. Seul le dernier acte baisse quelque peu en intensité, avec un usage de marionnettes qui n'apporte pas grand-chose, si ce n'est faire office de remplissage. Quoi qu'il en soit, le travail de Michieletto reste fidèle à l'ouvrage par son attention aux nécessités comiques, tout en offrant une profondeur tragique inattendue en montrant la solitude des êtres, une fois éloignés de l'apparat social.

Le plateau vocal réunit se montre de bonne tenue, sans pour autant atteindre les sommets. Très efficace au niveau théâtral, L**aurent Naouri** (Don Pasquale) ne peut toutefois faire oublier un timbre aux aigus fatigués, parfois inaudible face à l'orchestre. Les graves le montrent plus à son avantage, à l'instar d'un **Florian Sempey** (Dottor Malatesta) bien en voix. C'est là un rôle à la mesure baryton français, qui n'a pas à forcer l'émission outre mesure pour faire valoir toutes ses qualités de diction. On aime aussi l'aisance naturelle et aérienne de **René Barbera** (Ernesto), qui porte la beauté de son timbre solaire tout du long. Manquant de volume en comparaison, **Julie Fuchs** (Norina) compense cet inconvénient par une solidité technique sans faille sur toute la tessiture, autour d'aigus d'une facilité déconcertante de brio et d'agilité.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Palais Garnier, le 14 septembre 2023. DONIZETTI : Don Pasquale. Laurent Naouri (Don Pasquale), Florian Sempey (Dottor Malatesta), René Barbera (Ernesto), Julie Fuchs (Norina), Slawomir Szychowiak (Un notaro), Chœurs de l'Opéra national de Paris, Alessandro Di Stefano (chef des

chœurs), Orchestre de l'Opéra national de Paris, Speranza Scappucci (direction musicale) / Damiano Michieletto (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra national de Paris, au Palais Garnier, jusqu'au 13 octobre 2023. Photos : Franck Ferville / ONP

VIDEO : Trailer de *Don Pasquale* dans la mise en scène de Damiano Michieletto à l'Opéra national de Paris

---

CRITIQUE, concert. BESANCON (76ème Festival International de Musique de Besançon), Théâtre Ledoux, le 13 septembre 2023. GLINKA, MOUSSORGSKI, RACHMANINOV. Württembergische Philharmonie Reutlingen, Ariane Matiakh (direction).

C'est à un concert 100% russe que la 6ème soirée du **76ème édition du Festival International de Musique Besançon** (couplée avec la **58ème édition du fameux Concours International de jeunes chefs d'orchestre**) offre à un public venu en masse entendre diriger l'un des plus grands talents féminins de la

direction d'orchestre, la cheffe française **Ariane Matiakh**, venue en compagnie de l'orchestre allemand dont elle est la directrice musicale depuis la saison dernière : le **Württembergische Philharmonie Reutlingen**.

Nous avions découvert cette artiste il y a une dizaine d'années à Montpellier où elle avait magistralement dirigé la pourtant redoutable 7ème Symphonie (dite "Leningrad") de Chostakovitch, et c'est merveille de constater comme le répertoire russe lui sied bien, en même temps que la moindre phalange symphonique – que toute ville allemande de plus de 100.000 habitants possède (Reutligen, au sud de Stuttgart, en possède 125.000) – sonne formidablement.



Comme tour de chauffe, c'est la courte pièce symphonique "*Karaminskaja*" issue de la main de **Mikhaïl Glinka** qui est donnée et qui permet de constater la fière santé et le bon état de marche de la phalange germanique. Ce sont les magnifiques "*Chants et Danses de la mort*" de **Modeste**

Moussorgski qui lui font suite, défendus ici par le baryton ukrainien **Yuriy Yurchuk**, que nous avons pu applaudir plusieurs fois déjà au Théâtre Royal de La Monnaie de Bruxelles. Le talent de coloriste d'**Ariane Matiakh** se retrouve dans cet ouvrage, notamment lors de la terrible bataille de la dernière chanson du Commandant où l'Orchestre expose avec brio les élans guerriers tout en privilégiant la voix du chanteur. La cheffe paraît pleinement en osmose avec lui, qui s'avère un soliste aussi constant dans sa sensibilité singulière que dans une cruauté implacable, tirant le meilleur de cette orchestration due à la main de Chostakovitch (en 1962), qui se se révèle un modèle de sobriété et de pleine adéquation avec la version originale piano/voix. Yurchuk enchaîne avec la *Cavatine d'Aleko*, extrait du court opéra homonyme de Rachmaninov, dans lequel le chanteur ukrainien réalise une performance superbe d'intensité, dans la souffrance et le désespoir comme dans la violence, d'une voix richement timbrée et bien projetée. Le public lui fait une fête amplement méritée.

En seconde partie, place aux fameuses "*Danses Symphoniques*" du même **Sergueï Rachmaninov**, dont Matiakh restitue avec une conviction communicative toute la richesse orchestrale : pas un seul temps mort ici, les excellents musiciens de l'orchestre – notamment des bois rutilants et des cordes tour à tour tranchantes et moelleuses – prenant manifestement plaisir à mettre en valeur cette orchestration brillante. La valse acquiert une couleur ironique qui évoque Mahler, tandis que la sauvagerie de la danse finale, avec ses citations du *Dies irae*, renvoie au *Sacre du printemps* de Stravinski, et ce n'est que justice rendue à cette partition initialement conçue pour le ballet.

Une grande soirée de musique russe au Festival de Besançon !

CRITIQUE, concert. BESANCON (76ème Festival International de

Musique de Besançon), Théâtre Ledoux, le 13 septembre 2023. GLINKA, MOUSSORGSKI, RACHMANINOV. Württembergische Philharmonie Reutlingen, Ariane Matiakh (direction). Photos (c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Dmitri Hvorostovsky chante la Cavatine d'Aleko (de Rachmaninov).

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Couvent des Jacobins, le 13 septembre 2023. SCHUBERT, A.M. McDermott (piano).

Et c'est déjà le sixième concert de cette 44ème édition de **Piano aux Jacobins**. L'américaine **Anne-Marie McDermott** – dans un programme tout **Schubert** (avec les deux vastes sonates que sont la D. 850 et la D. 960) – propose son jeu intense et brillant au public toulousain. Tout dans sa personnalité et son jeu est lumière, ses rythmes sont serrés et les accords répétés prennent un caractère obsédant et parfois violent. Des sortes d'à-coups font avancer d'avantage que des phrasés profonds. C'est un Schubert très « pianistique » qui nous est proposé ce soir. La générosité des sonorités, toujours éclatantes, donne un caractère victorieux aux deux Sonates. Les répétitions amplifient le propos. Les nuances sont plutôt forte et les *piani* rares. Ce jeu très maîtrisé et extraverti à la fois donne un coté guindé aux partitions. Point de recherche de caractère populaire aux *Ländler,* les divines

longueurs sont plutôt vivifiées que mélancoliques. Anne-Marie McDermott ne s'autorise pas de *rubato* ou de souplesse, elle met beaucoup de rigueur et de poids dans les phrasés. Ce Schubert est particulièrement solide et sonore. Le public a apprécié la vigueur de ce jeu et l'intensité qui s'en dégage. Les applaudissements sont nourris et deux bis sont obtenus. D'abord, un extrait vif et brillant d'une *Suite anglaise* de Bach : c'est dans ce répertoire (au disque) que la réputation de la pianiste américaine s'est assise en 2005. Puis le Lied « *Wiedmung* » de Schumann, revu par Liszt, et dans lequel le chant s'efface devant la virtuosité.

En ambassadrice de la brillante école américaine, **Anne-Marie Mc Dermott** a séduit le public de **Piano aux Jacobins** ce soir !



CRITIQUE, concert. TOULOUSE, 44ème Festival Piano aux Jacobins / Cloître des Jacobins, le 13 septembre 2023. Franz Schubert (1797-1828) : Sonates en ré majeur D.850 et en si bémol D.960. Anne-Marie McDermott, piano. Photos (c) Hubert Stoecklin

VIDEO : Anne-Marie McDermott joue la *Suite anglaise N°2* de J.S. Bach

---

CRITIQUE, danse. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 11 septembre 2023. « Ukiyo-e » par Sidi Larbi Cherkaoui et le Ballet du Grand Théâtre de Genève

C'est une question qui nous habite tous, en silence, presque chaque jour : comment garder le cap quand les repères s'effacent ? Si chacun y répond à sa manière, Sidi Larbi Cherkaoui propose, avec *Ukiyo-e*, une piste résolument collective. Pour sa première création à la tête du Ballet du Grand Théâtre de Genève, le chorégraphe belge puise dans l'esthétique des estampes japonaises, ce fameux « *monde flottant* », pour livrer une œuvre d'une formidable densité. Donnée deux jours après le spectacle d'ouverture (« *Mycellium* » par Christos Papadopoulos) de la 20e Biennale de la

Danse de Lyon, la pièce a immédiatement capté notre attention par son ambition autant que par sa maîtrise.

Le plateau dévoile un univers visuel renversant : des structures d'escaliers mouvants, gigantesques et légèrement inquiétants, se déplacent, se segmentent, se recomposent sans fin. Ces architectures instables, qui évoquent tour à tour des échafaudages urbains ou des rêves géométriques, imposent aux interprètes une relation au corps et à l'espace d'une exigence folle. On y voit des danseurs gravir des pentes abruptes, s'y agripper, s'y effondrer ou au contraire s'y élever avec une grâce désarmante : un décor qui est à la fois l'adversaire, le partenaire, le miroir d'un monde où tout bouge, où rien ne se fixe.

Face à ce labyrinthe en perpétuel mouvement, les 22 danseurs du **Ballet du Grand-Théâtre de Genève** déploient une palette gestuelle éblouissante. Le langage chorégraphique de **Sidi Larbi Cherkaoui**, fidèle à sa réputation, mêle avec une fluidité hypnotique des influences multiples – lignes épurées de la danse contemporaine, ondulations du *hip-hop*, rigueur presque martiale des arts martiaux, et cette *organicité* si particulière qui fait sa signature. Chaque corps semble chercher son équilibre, non pas seul, mais dans le rapport à l'autre : on s'attire, on se retient, on se porte, on se lâche. Cette dynamique de groupe, tantôt solidaire, tantôt chaotique, dessine en creux une réflexion puissante sur ce qui nous relie quand tout nous sépare.



La bande-son, elle, ajoute une couche d’émotion vertigineuse. Les cordes – violon, alto, violoncelle – tissent une trame lyrique et vibrante, tandis que les percussions électroniques et les instruments traditionnels japonais, comme le *shinobue* ou le *kokyu*, injectent une énergie tantôt méditative, tantôt presque tribale. Ce dialogue entre l’acoustique et le numérique, entre l’Orient et l’Occident, entre le souffle et le rythme, colle à la peau des danseurs et amplifie chaque geste. Les lumières, jouant avec subtilité sur les ombres portées et les transparences, achèvent de plonger la salle dans une atmosphère à la fois fragile et grandiose.

Mais ce qui frappe le plus, au-delà de la prouesse technique, c’est l’incroyable respiration de l’ensemble. La pièce alterne des moments d’une douceur presque contemplative – un corps suspendu dans le vide, un duo d’une lenteur infinie – et des explosions collectives d’une énergie brute, où les 22

interprètes semblent pris dans une fièvre commune. On y sent battre un cœur humain, avec ses abîmes et ses élans, ses doutes et ses sursauts. Le « *monde flottant* » n'est pas ici un refuge nostalgique, mais un terrain d'action : on ne dérive pas, on lutte, on s'adapte, on invente.

En refermant cette soirée, on emporte avec soi une sensation étrange : celle d'avoir assisté à un acte de résistance joyeuse. **Sidi Larbi Cherkaoui** nous rappelle que l'incertitude n'est pas une fatalité, mais une matière à danser. Et avec cette troupe époustouflante de générosité et de précision, il transforme l'angoisse en poésie, le chaos en partition, la chute en élan. ***Ukiyo-e*** est pas un ouvrage qui vous prend, vous bouscule, vous soulève. Et l'on en sort, irrésistiblement, plus vivant…



CRITIQUE, danse. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 11 septembre 2023. « Ukiyo-e » par Sidi Larbi Cherkaoui et le Ballet du Grand Théâtre de Genève. Crédit photographique (c) Grégory Batardon

CRITIQUE, danse. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 10 septembre 2023. « Mycellium » par Christos PAPADOPOULOS et le Ballet de l'Opéra national de Lyon

C'est par un souffle d'une radicalité hypnotique que s'est ouverte, le 9 septembre 2023, la 20e Biennale de la Danse de Lyon. À la Maison de la Danse, le Ballet de l'Opéra de Lyon, dirigé par le chorégraphe grec Christos Papadopoulos, a offert – avec son nouvel *opus « Mycellium »* – une expérience immersive que le public lyonnais a

accueilli par des ovations interrminables.

D’emblée, le plateau se métamorphose en un *magma* fascinant. Surgi de la pénombre, un unique interprète semble flotter, traversant l’espace dans un lent balancement. Il est bientôt rejoint par d’autres, puis par une vingtaine de danseurs, apparaissant comme les cellules d’un même organisme se réveillant à la vie. On pense alors aux algues dans les courants marins, aux gazouillis d’oiseaux ou à la dérive lente d’un iceberg – des images qui ont jalonné le parcours du chorégraphe. Ici, Papadopoulos creuse son sillon avec une cohérence saisissante, puisant son inspiration dans les structures invisibles du vivant.

Le titre de la pièce, « *Mycellium* », désigne ce réseau de filaments souterrains qui relie les champignons entre eux. Cette toile invisible est magistralement transposée en un langage chorégraphique inédit : une danse minimaliste faite de micro-mouvements, de déhanchés incessants et de décalages rythmiques infimes Les vingt danseurs du **Ballet de l’Opéra de Lyon**, vêtus de costumes noirs et soyeux qui captent la lumière avec une superbe élégance, forment une entité mouvante – et leur cohésion est bluffante. Liés par ce que l’on devine être une « *colle invisible* », ils n’ont de cesse de se frôler, de se séparer, de se reformer, dans une géométrie sans cesse réinventée.

Les tableaux qui se succèdent sont d’une richesse incroyable. On voit le groupe se compacter en une masse menaçante et hypnotique, répétant un geste unique avec une précision d’horloger, porté par la pulsation électrique de la musique de ***Coti-K***. Puis, l’ensemble se fluidifie, s’organise en vagues, rappelant les tentacules d’anémones de mer ou les ondulations de la soie. L’écriture de Papadopoulos, qui ne se contente pas de copier la nature mais en épouse les mécanismes, impose une perception du temps et de l’espace totalement renouvelée. Rien

n’est abrupt, tout se développe organiquement à partir d’une impulsion infime, d’un simple ralentissement, créant une transe collective qui happe le spectateur. Les lumières, également somptueuses, sculptent les corps, faisant surgir des ombres et des reflets qui accentuent l’illusion de profondeur.

Au-delà de la prouesse technique, ***Mycellium*** est une œuvre d’une poésie et d’une beauté qui parlent à tous. En célébrant la puissance du geste simple et de l’interconnexion, **Christos Papadopoulos** signe une œuvre majeure, une merveille organique et minimaliste qui prouve une fois encore l’excellence du **Ballet de l’Opéra de Lyon**. Ce spectacle a été moment de grâce pure !…

_____

CRITIQUE, danse. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 10 septembre 2023. « Mycellium » par Christos PAPADOPOULOS et le Ballet de l’Opéra de Lyon. Crédit photographique (c) Droits Réservés

---

CRITIQUE, danse. BAYONNE, 33ème Festival “Le Temps d’aimer la Danse” (Salle Lauga), le 9 septembre 2023.

« On achève bien les chevaux » par Bruno Bouché, Clément Hervieu-Léger, Daniel San Pedro et le Ballet national du Rhin

On sort de la Salle Lauga à Bayonne, ce 9 septembre 2023, comme on émerge d'une transe collective. La 33e édition du festival *Le Temps d'aimer la danse* vient d'accueillir une œuvre qui ne se contente pas de raconter la détresse d'une époque, elle la fait littéralement courir, suer, vaciller et se relever sous nos yeux. L'adaptation du roman « *On achève bien les chevaux* » d'Horace McCoy par Bruno Bouché, Clément Hervieu-Léger et Daniel San Pedro est une expérience charnelle qui bouscule, épuise et emporte tout sur son passage.

Avec l'ingénieux dispositif scénique, nous voici plongés dans un *hall* de danse des années 30, où des dizaines de couples s'engagent dans une course contre le temps, contre la faim, contre l'oubli. Ce qui frappe ici, c'est le choix audacieux d'une interdisciplinarité véritable, non pas cette simple juxtaposition d'arts si souvent pratiquée, mais bien la création d'un langage commun où danseurs du **Ballet de l'Opéra national du Rhin** et comédiens de la ***Compagnie des Petits Champs*** fusionnent en un seul corps vivant. Le spectateur cherche en vain à distinguer les uns des autres : tous sont habités par la même urgence, le même souffle, la même fragilité.

La scénographie, sobre et immersive, transforme le plateau en une arène où chaque pas devient un acte de survie. Les **trente-deux danseurs et huit comédiens**, accompagnés de **quatre musiciens** jouant en *live,* obéissent à la règle implacable du marathon : quarante-cinq minutes de danse, quinze minutes de repos, et ce jusqu'à l'anéantissement. L'affichage du temps écoulé et des couples encore en lice nous rappelle sans cesse que nous sommes les témoins d'une mécanique aussi fascinante qu'effrayante. Le public, installé aux premières loges, devient tour à tour supporter complice, voyeur gêné, ou otage consentant de ce spectaculaire poussé à son paroxysme. La frontière entre plateau et gradins s'efface, et avec elle, la distinction entre fiction et réalité.

Mais là où le spectacle frappe le plus fort, c'est dans sa manière de faire corps avec le texte de McCoy. Les dialogues, magnifiquement incarnés par des interprètes dont la parole est altérée par l'effort, ne sont jamais plaqués sur la danse. Ils en naissent. Chaque réplique est arrachée à la fatigue, chaque mot porte la marque d'un corps poussé dans ses retranchements. Cette « *épuisement vrai* » dont parlent les créateurs produit une vérité de sentiment qui saisit les entrailles. On suit avec un mélange d'angoisse et d'admiration les trajectoires de Robert et Gloria, ces figurants de cinéma venus chercher dans ce marathon un improbable salut, croisés avec celles de Sailor, d'Alice ou d'autres âmes en perdition. Leur histoire, celle de cette humanité broyée par la *Grande Dépression,* résonne avec une actualité troublante, comme si la pandémie et ses conséquences pour les artistes trouvaient ici un écho douloureusement juste.



La chorégraphie, résolument contemporaine, puise son énergie dans des références assumées à la puissance brute de Wim Vandekeybus ou à la rigueur de Anne Teresa De Keersmaeker. La course, notamment lors des fameux *derbys* éliminatoires, devient le moteur d'une recherche chorégraphique fascinante : corps qui tombent, se relèvent, s'épuisent, mais continuent, toujours, d'avancer. Il n'y a pas de virtuosité gratuite ici, seulement des êtres livrés à leurs limites physiques, et c'est dans cette nudité-là que naît la beauté. La musique, tantôt jouée par l'orchestre, tantôt diffusée par un vieux poste de radio, scande cette lutte où le temps semble à la fois s'étirer et s'accélérer.

Au terme de cette heure quarante-cinq sans entracte – un choix qui renforce l'idée d'un voyage sans retour possible – on mesure pleinement ce que Jean-Louis Barrault appelait « *notre commune humanité*« . Le spectacle ne nous offre aucun réconfort

facile, aucune issue miraculeuse. Il nous confronte simplement, avec une honnêteté presque insoutenable, à ce qui fait notre condition : la vulnérabilité, le besoin de reconnaissance, l'espoir parfois insensé, et cette capacité à continuer de danser même quand tout semble perdu.

Bruno Bouché, Clément Hervieu-Léger et **Daniel San Pedro** signent là une œuvre majeure, qui redonne au spectacle vivant son sens le plus noble : une expérience de sueur et de larmes, de cris et de chuchotements, où l'artiste se livre sans filet et où le public, pris à partie, ne peut rester indifférent. « *On achève bien les chevaux* » s'avère être un électrochoc dont on ressort lessivé, mais magnifiquement vivant. Le festival *Le Temps d'aimer la danse* aura offert une nouvelle fois une pièce qui, par sa puissance tellurique, restera longtemps gravée dans les mémoires. Une leçon de théâtre, de danse, et d'humanité.



CRITIQUE, danse. BAYONNE, 33ème Festival “Le Temps d’aimer la Danse” (Salle Lauga), le 9 septembre 2023. « On achève bien les chevaux » par Bruno Bouché, Clément Hervieu-Léger et Daniel San Pedro, et la Ballet national du Rhin. Crédit photoraphque (c) Agathe Poupeney

CRITIQUE, danse. BIARRITZ, 33ème Festival “Le Temps d’aimer la Danse”, Gare du Midi, le 8 septembre 2023. FONDAZIONE NAZIONALE DELLA DANZA / ATERBALLETTO : “Yeled” par Eyal Dadon et “Shoot me” par Diego Tortelli.

Pour la 33ème édition du Festival “Le Temps d’aimer la danse”, le chorégraphe Thierry Malandain – à la fois directeur du Malandain

Ballet Biarritz et du festival basque – promettais : « *Cette 33ème édition élèvera un temple pour célébrer la vie et partager la danse sous toutes ses formes : en long, en large, en grand, en petit, en chair et en os, en musique, en silence, en intérieur, en extérieur, de côté et d'autre, en gloire, en devenir, en payant, en gratuit, il y en aura pour tous les yeux. En hip hop, en flamenco, en baroque, en contemporain, en ballet ou emballé, il y en aura aussi pour tous les goûts*« . Et la maire de Biarritz Maider Arostéguy de rajouter : "*Le festival constitue un moment privilégié pour célébrer la beauté et la diversité de cet art universel et s'attache à faire aimer avec générosité un panorama chorégraphique varié, universel et cosmopolite. Avec toutefois une spécificité : la place de choix réservée aux grands corps de Ballet*".

Et c'est bien le cas avec la soirée d'ouverture qui accueillait et mettait en avant la jeune compagnie de danse italienne **Aterballetto**, constituée de 16 danseurs et basée dans la ville de Reggio, en Emilie-Romagne. La compagnie est venue défendre deux pièces très différentes, d'abord "***Yeled***" chorégraphié par l'israélien **Eyal Dadon**, puis "***Shoot me***" imaginé par le chorégraphe italien **Diego Tortelli**. La première se veut une évocation de l'enfance ("*yeled*" veut dire "*enfant*" en hébreu), et porte un projet dramaturgique sur la nostalgie infantile, sans marquer durablement les esprits. La scénographie est elle-même très spartiate, constituée essentiellement par une petite porte qui sépare passé et présent. L'espace s'ordonne continuellement selon une diagonale qui finit par se dissoudre dans un effet de défilé, renvoyant à l'image d'un défilé de mode d'autrefois. C'est un

peu maigre, mais il faut saluer l'excellence de la compagnie, aux déplacements au cordeau, aussi fantastique de manière individuelle que collective.

La seconde pièce, sans être géniale, procure plus de satisfactions, portée par la magnifique musique du groupe "The Spiritualized", mais aussi par la voix de Jim Morrison déclamant de la poésie. Les dix premières minutes sont jouissives et intenses, par les passages, l'occupation de l'espace, les revendications de présence, la communauté de regards qui se cherchent pour trouver l'unité. Mais malheureusement, les idées s'épuisent vite et la performance pour la performance devient vite l'unique objet de leurs efforts : il n'est alors plus question de chorégraphie mais de format, de calcul et de mesures, sans qu'apparaisse un visage ou un corps clair et indispensable au milieu de ce groupe (par ailleurs et malgré tout fantastique). Rappelons que, fondée en 1980, la **Fondazione Nazionale della Danza Aterballetto** est la plus importante et la mieux subventionnée d'Italie.

Le festival a encore de belle heures devant lui, et parmi les temps-forts, citons ce soir 13 septembre la Création du duo Héla Fattoumi / Eric Lamoureux ("Tout-Moun") au Théâtre de Bayonne, la "Cendrillon" de Thierry Malandain par le Ballet Nice Méditerranée (les 14&15 à la Gare du Midi), "Mosaïque" par le Malandain Ballet Biarritz les 15, 16 et 17 septembre dans différentes petites villes du Pays Basque, ou encore la venue du Hessisches Staatsballett / Wiesbaden – Darmstadt le samedi 16 septembre (à la Gare du Midi). Il y en a pour tous les goûts lors de la 33ème édition du ***Temps d'aimer la danse*** !

CRITIQUE, Danse. BIARRITZ (33ème Festival de danse "Le Temps d'aimer"), Gare du Midi, le 8 septembre 2023. FONDAZIONE

NAZIONALE DELLA DANSA ATERBALLETTO : “Yeled” par Eyal Dadon et “Shoot me” par Diego Tortelli. Photo (c) Caroline de Otero.

VIDEO : Trailer de « *Shoot me* » par Diego Tortelli avec la FND « Aterballetto »

CRITIQUE, danse. GENEVE, Pavillon de la Danse, le 7 septembre 2023. « The Köln Concert » par Trajal HARREL et le Zürich Dance Ensemble

Ce 7 septembre 2023, au Pavillon de la Danse de Genève, ce haut lieu de la création chorégraphique toujours à l’affût des langages les plus audacieux, Trajal Harrell et son *Zürich Dance Ensemble* ont offert une telle parenthèse enchantée avec *The Köln Concert*. Une œuvre qui, bien au-delà du simple spectacle, s’est imposée comme une expérience sensorielle et émotionnelle d’une grande puissance.

L’idée du fameux chorégraphe américain est ici de faire

dialoguer sur scène la voix cristalline de **Joni Mitchell** et l'improvisation pianistique légendaire de **Keith Jarrett**, rien de moins ! Quatre chansons de la muse canadienne servent de prologue à l'immense fresque musicale du *Köln Concert*. Et sur ce terrain glissant, où la beauté pourrait sombrer dans le simple exercice de style, Harrell signe un coup de maître. Il n'y a ici aucune tentative de simple illustration, mais une véritable alchimie. Sa chorégraphie, loin de se soumettre à la musique, l'embrasse, la questionne et la révèle, créant des superpositions d'une incroyable intelligence.

Visuellement, le spectacle est un choc esthétique. Les sept interprètes, vêtus de longues robes noires qui évoquent à la fois une dignité antique et la haute couture la plus radicale, semblent tout droit sortis d'un rêve. Leur présence, à la fois statuaire et fluide, convoque un monde hybride et fascinant. On y croise l'énergie brute et sensuelle du *voguing*, la lenteur méditative du *butô*, la rigueur de la danse postmoderne et jusqu'à l'élégance des attitudes de la statuaire grecque antique. **Trajal Harrell** ne se contente pas de mélanger ; il tisse une toile complexe où chaque geste, chaque pose est une citation, un hommage, une réinvention. Dans un mouvement de pendule hypnotique, il fait tanguer le public, l'immergeant dans un rituel collectif où la frontière entre la représentation et l'incarnation s'efface.



Mais ce qui rend *The Köln Concert* véritablement bouleversant, c'est sa dimension profondément humaine, presque vulnérable. Cette pièce, née dans le contexte si particulier de la pandémie, résonne comme une méditation mélancolique sur la solitude, la perte et le désir de lien. Comme dans un rêve, les danseurs évoluent seuls, souvent sans se toucher, les corps en quête d'une proximité impossible, d'une intimité fantasmée. Cette fragile beauté irradie chaque solo, chaque mouvement, conférant à l'ensemble une solennité poignante. Les « *effondrements* », les élans brisés évoquent avec une acuité déchirante notre condition post-moderne. C'est un adieu à ce que furent les corps intacts, une ode à la séparation.

Et pourtant, de cette mélancolie naît une beauté inouïe. Le geste, bien que minimal et parfois presque futile dans sa tentative de toucher l'indicible, se teinte d'une grâce singulière qui désarme et captive. On est saisi par cette douceur qui émane de la scène, par cette célébration de la vulnérabilité comme ultime forme de résistance. *The Köln Concert* est une œuvre qui ne se comprend pas avec le mental, mais qui se vit avec le corps tout entier. Il y a une forme de joie pudique, une énergie de renouveau qui émane de ces corps fiers, comme un rappel que la beauté peut naître des cendres. L'humour et l'ironie, toujours présents chez Harrell, agissent comme un baume, maintenant une distance salutaire .

En somme, cette création est un voyage, une invitation à retrouver le chemin de notre propre humanité. **Trajal Harrell** nous emmène aux confins d'une beauté fragile et renversante, offrant une expérience scénique d'une grâce et d'une profondeur qui restera longtemps gravées dans notre mémoire.

CRITIQUE, danse. GENEVE, Pavillon de la Danse, le 7 septembre 2023. « The Köln Concert » par Trajal HARREL et le Zürich Dance Ensemble. Crédit photographique (c) Redo Schmid

CRITIQUE, concert. SAINT-JEAN DE LUZ (Festival Ravel), Eglise de Saint-Jean de Luz, le 7 septembre 2023. RAVEL, DEBUSSY, BERLIOZ. Orchestre national du Capitole de Toulouse, Josep Pons (direction).

Depuis six ans déjà, les deux grands festivals de musique classique du Pays basque – **Musique en côte Basque** et l'**Académie Ravel** – ont fusionné pour créer une nouvelle manifestation : le **Festival Ravel**. Désormais placé sous la houlette conjointe des pianistes **Jean-François Heisser** et **Bertrand Chamayou**, la manifestation basque offre à son public, depuis le 23 août et jusqu'à demain 9 septembre, plus d'une vingtaine de concerts, mettant à l'affiche de prestigieux ensembles (Orchestre des Champs-Elysées, Ensemble

Intercontemporain, Jerusalem Quartet, Orchestre de l'Opéra de Paris, Orchestre et Choeur du Poème Harmonique…) et solistes (les deux directeurs artistiques pour des récitals en solo ou en duo, Sol Gabetta, Patricia Kopatchinskaja, Renaud Capuçon, Karine Deshayes…). Des concerts disséminés dans les lieux les plus emblématiques de la région, comme les églises de Hendaye, de Cambo-les-Bains ou encore d'Ascain, le Théâtre de Bayonne et celui d'Anglet, ou encore l'**Église St Jean Baptiste de St Jean de Luz,** célèbre pour avoir abrité le mariage de Louis XIV avec l'Infante Marie-Thérèse, scellant au passage la paix avec la puissante Espagne.



Et c'est dans cette même église, font baptismal de l'ancien festival comme du nouveau, que se tenait le concert final (majeur) de l'édition 2022, avec la venue de l'**Orchestre National du Capitole de Toulouse**, ville dont est issue Bertrand Chamayou, même si c'est son collègue Jean-François Heisser qui se charge du discours introductif – en guise de

remerciement pour les 15 jours écoulés (avec une billetterie record pour cette édition !). Quelques jours plus tôt, la phalange occitane avait interprété la ***Symphonie fantastique*** de Berlioz au Festival Enescu de Bucarest, et c'est ce même ouvrage qu'elle reprend en terre basque, toujours placée sous la houlette de **Josep Pons**. Le chef catalan en livre une lecture particulièrement poétique et envoûtante, privilégiant les textures foisonnantes de la partition, loin de tout histrionisme malvenu. C'est merveille que d'entendre, sous sa battue, toutes les subtilités d'un ouvrage d'une prophétique modernité. *Rêveries et passions* sont investies d'un lyrisme et d'une chaleur débordantes, le *Bal* d'une légèreté jouissive et la *Scène aux champs* de détails bucoliques aux chatoyantes couleurs. Les deux derniers mouvements, la *Marche au supplice* et le *Songe d'une Nuit de Sabbat* convainquent tout autant par l'ironie grinçante et la sulfureuse folie que chef et orchestre y insufflent.

Dans une première partie, ce sont deux ouvrages de **Ravel** et **Debussy** qui servent de tour de chauffe, avec pour commencer la rare (et courte) *Fanfare* – qui sert de prélude au ballet collectif *L'éventail de Jeanne*, composée en 1927. Et ce sont les plus célèbres et conséquents deux premiers ***Nocturnes*** ("Nuages" et "Fêtes") de Claude Debussy qui lui fait suite. Josep Pons donne à la texture orchestrale de *Nuages* une transparence presque éthérée qui fige l'image sonore, tandis que, dans *Fêtes*, le pupitre des cuivres rehaussé par les percussions redonne la parole à l'élan rythmique et aux sonorités chaudes. L'épisode du cortège et son effet de « travelling sonore » au milieu du mouvement est superbement réglé par le magicien des sons qu'est le directeur musical du Gran Teatro del Liceu de Barcelone qui offre en bis – sous la pression des vivats du public – la version orchestrée par Claude Debussy de la fameuse *Gymnopédie n°1* d'Erik Satie.

CRITIQUE, concert. SAINT-JEAN DE LUZ (Festival Ravel), Eglise de Saint-Jean de Luz, le 7 septembre 2023. RAVEL, DEBUSSY, BERLIOZ. Orchestre national du Capitole de Toulouse, Josep Pons (direction). Photo © Emmanuel Andrieu

VIDEO : Tugan Sokhiev dirige l'Orchestre du Capitole de Toulouse dans la *Symphonie fantastique* de Berlioz

---

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Couvent des Jacobins, le 6 septembre 2023. SCHUMANN, LISZT, BRAHMS, SCRIABINE. G. Gigashvili (piano).

Pari gagné : c'est un public très nombreux qui est venu fêter l'ouverture des 44 ans du Festival **Piano aux Jacobins**. Cette ouverture se fait sur le thème de la grande jeunesse. Car le pianiste géorgien **Giorgi Gigashvili** n'a que 22 ans ! Auréolé de nombreux prix, il est venu se présenter au public toulousain avec une partie du programme du Concours Géza Anda où il a été primé.

44ème Festival Piano aux Jacobins : une ouverture en fanfare

Le concert a débuté avec *Kreisleriana* de Schumann, et dès les premières notes se remarquent des contrastes puissamment mis en lumière. Les moyens pianistiques sont considérables, autorisant des nuances très impressionnantes. Les contrastes parfois abrupts donnent beaucoup de vigueur à son Schumann.

Au mystérieux début de la *Sonate en Si mineur* de Liszt, bien rendu, succède un piano athlétique et puissant qui se déploie. Les nuances toujours extrêmes sont impressionnantes. La virtuosité est assumée avec panache. Ce piano conquérant est vivifiant, et souvent on devine le plaisir qu'a l'interprète de la modernité de la partition qu'il souligne et met en valeur dès qu'il le peut. C'est très athlétique assurément !

Dans les *Intermezzi* de Brahms, pris dans un *tempo* allant, le pianiste géorgien ne nous convainc pas vraiment, car il manque tout un pan de poésie, de finesse et de phrasé à ces pages délicates. Le jeu est élégant mais l'interprétation est trop discrète.

Pour finir ce programme généreux, le jeune musicien choisi une partition spectaculaire de Scriabine, sa *9ème Sonate*, qui s'avère assez courte. Elle nous permet de retrouver une virtuosité éclatante qui convient bien aux doigts agiles de **Giorgi Gigashvili**, et à nouveau cette puissance digitale qui impressionne fortement.

Le public conquis acclame le jeune pianiste et obtient un *bis* de sa composition sur un thème populaire. Voilà une belle ouverture pour cette 44ème édition de Piano Jacobins, qui a été retransmis en direct sur France Musique.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, 44ème Festival Piano aux Jacobins / Cloître des Jacobins, le 6 septembre 2023. Robert Schumann (1810-1856) : Kreisleriana op. 16 ; Franz Liszt (1811-1886) : Sonate pour piano en Si mineur S 178 ; Johannes Brahms (1833-1897) : 3 intermezzi op.117 ; Alexandre Scriabine (1871-1915) : Sonate n°9, messe noire op.68. Giorgi Gigashvili, piano. Photos (c) Hubert Stoecklin

VIDEO : Giorgi Gigashvili joue la « Sonate en Si mineur » de Liszt au Concours Géza Anda.